

c'était d'être honteusement renvoyée, et cette expulsion, dans une circonstance aussi manifeste, aussi éclatante, lui rendrait bien difficile de trouver une place.

Perdre sa place, c'était un sacrifice que Zita avait consenti à faire ; mais elle avait un profond chagrin de celui qu'elle allait faire à ses maîtres, qui, après tout, et malgré leur indifférence sur l'observation des jours maigres, étaient bons pour elle et avaient droit à sa reconnaissance. Arrivée à la porte de la maison, elle n'osait plus entrer et avait envie de s'enfuir. Cependant, elle réfléchit humblement qu'elle ne devait pas éviter les réprimandes.

Il n'y avait pas alors de patronne des cuisinières, puisque c'est Zita qui était destinée à le devenir. Elle ne savait donc à *quel saint se vouer*, comme on dit vulgairement. Elle s'adressa à Dieu. Sa prière faite, elle entra humblement, mais résolument dans la maison.

Tout à coup, elle s'arrêta dans l'escalier : une suave odeur de fricot venait de saisir son odorat.

—Qu'est-ce à dire ? pensa-t-elle. Ne voilà-t-il pas que je sens le fricot ? Ma maîtresse se sera aperçue de mon absence, et elle aura fait venir une autre cuisinière. Je n'en serai pas moins chassée ; mais leur dîner ne sera pas manqué, et il n'y aura de punie que celle qui a fait la faute.

Zita fit quelques pas, puis s'arrêta...

—Celle qui fait ce fricot, est, certes, une habile personne. Je croyais être la première ; mais il y en a une ici qui fait au moins aussi bien que moi.

Et Zita entra dans sa cuisine.

Au moment où elle entra, elle entendit un bruit comme un crépitement d'ailes, et elle ne vit personne ; mais elle attribua ce bruit au frôlement de la robe de la cuisinière probable qui venait de passer rapidement dans une autre pièce.

Les fourneaux étaient allumés, les casseroles étaient en travail et de chacune sortait un fumet exquis.